

propre à procurer au peuple canadien. Mais comme un feu de paille qui n'a lui qu'un instant, cet enthousiasme n'a été qu'un éclair de l'imagination ; la volonté est restée inerte et les œuvres de ces fervents utopistes, n'ont jamais réalisé leurs promesses. Ces amis là ne feront jamais grand bien à la colonisation et à l'agriculture dans leur pays. Ils feraient mieux d'employer pratiquement sur leurs champs le temps qu'ils perdent à s'échauffer ainsi vainement pour une cause qui demande beaucoup moins de paroles, de plans et d'exaltation inopportune ou forcée, que de zèle pratique, discret, sincère et actif. Donc ainsi, promettons moins, mais travaillons plus, et disons au public le fruit et les succès de nos travaux.

D'autres encore, par pure indifférence et non par incapacité laissant de côté le bien des autres pour ne s'en tenir qu'à leurs propres intérêts, ne songent pas même à penser, en cela comme dans le reste, combien il leur serait facile de rendre service au prochain par un moment de trouble qu'ils se donneraient en rédigeant un simple compte-rendu de leurs procédés et de leurs succès en agriculture. Cet oubli des autres, ou plutôt cet égoïsme est surtout nuisible chez un jeune peuple, qui, comme l'enfant, a toujours besoin de leçons, n'importe d'où elles viennent.

Comment est-on parvenu, dans notre pays, au sujet de l'éducation, à posséder ce magnifique ensemble d'institutions où la jeunesse des deux sexes reçoit, à tous les degrés, une instruction nationale ? Il a fallu du temps, des hommes, de l'argent, du zèle et de l'entente. L'agriculture réussira au point qu'elle doit réussir chez un peuple agricole par les mêmes moyens. Le temps ne nous est pas refusé, les hommes ne manquent point, le zèle peut s'obtenir du ciel et du sentiment de nos besoins, l'argent public et privé ne sera jamais mieux employé qu'à cette fin ; et l'entente, difficile à obtenir, il est vrai, parmi les Canadiens, n'est pas plus impossible qu'elle ne l'a été enfin au sujet de l'éducation. D'ailleurs, on n'a rien sans peine ; et la peine qui resterait encore à éprouver pour emporter le plein succès de la cause agricole, n'est point à comparer à celle qu'a coûtée le bel édifice de notre éducation nationale. Donc encore donnons-nous quelque peine en faveur de l'agriculture et de la colonisation, et nous obtiendrons, comme pour l'éducation, un magnifique ensemble de voies et de moyens qui assureront à toujours parmi nous un système agricole fort et plein d'a-

vantages privés et publics. C'est une des gloires à laquelle notre nationalité, si inquiète aujourd'hui et si agitée, doit singulièrement viser. Car cette gloire ajoutée à celle de nos institutions religieuses, morales, scientifiques, littéraires, commerciales et industrielles, tiendra à fortifier et à compléter enfin cette nationalité. Il ne lui manquera plus que la gloire politique, qui, par le temps qui court, ne brille guères par ses voies d'opération, ni par ses résultats prospères. Un seul moyen semblerait exister pour amener cette gloire qui consoliderait toutes les autres ; mais tous semblent le rejeter en attisant le feu au lieu de l'éteindre. Ce n'est pourtant point en restant sous sa tente comme Achille boudant, qu'on opérera politiquement la nationalité, qui est la grande union non d'un parti, ou d'un camp de citoyens en face d'un autre camp, mais l'ensemble de tous les citoyens sous un régime gouvernemental acceptable à tous les hommes justes et désintéressés.

Le township de Buckland.

Ceci dit comme préliminaire plus ou moins obligé, citons maintenant l'exemple d'une colonisation rapide et en voie de progrès assuré. La scène est au township de Buckland, à cinq lieues de St. Lazare, vis-à-vis, en descendant vers le St. Laurent, de St. Gervais, de St. Charles et de Beaumont. La route qui commence à cette dernière paroisse, et qui longe en montant toutes celles que nous venons de nommer, rencontre et se termine précisément, à angle droit, avec le commencement du chemin Taché, dans Buckland, à cinq lieues, comme nous avons dit, de la paroisse de St. Lazare, la dernière située dans les terres appartenant au régime seigneurial.

" C'est là, disent les notes prises par M. Dufour, ci-devant missionnaire à Buckland et curé de St. Lazare, qu'en janvier 1853, la première messe fut dite par feu Pierre Villeneuve, curé de St. Charles, dans la maison de Théodore Bédard, son neveu.

Il n'y a donc que dix ans que la religion prit possession de cette terre couverte de forêts séculaires ; et depuis, quel magnifique résultat présente ce saint et heureux commencement ! Il y a là aujourd'hui chapelle et presbytère convenables, un curé résidant, de nombreux cultivateurs animés au travail et plein d'espoir. L'espoir leur est venu de la nature riche de leur sol ; et le travail a été animé et doit l'être afin de tirer de suite de ce sol fécond mais un peu difficile, le plus de ressources possibles pour subvenir plus à bonne heure et avec plus